

Dans un atelier à Cachan, un univers poétique et intime se dévoile à travers un amoncellement de chutes de tissus, d'essais de broderies et de sculptures textiles. Corinne Gradis et Elodie Watanabe sont un duo qui travaille l'appliqué depuis de nombreuses années. Moins connues en France qu'à l'étranger, elles nous ouvrent leur jardin secret d'un travail à quatre mains.

Leur rencontre fut le fruit du hasard. Elle s'est construite comme leurs propres œuvres; par tâtonnement d'abord, puis l'osmose est venue comme un enfantement, une magie colorielle. Elodie, issue du monde de la mode, préférait l'expérimentation des matières textiles à la rigueur du patronage en série. Corinne a acquis une maîtrise graphique par la gravure et le travail des enseignes, mais la rigidité du bois ne la réjouissait plus. La solitude leur devenait pesante. Le désir de travailler autrement et surtout, l'envie d'être libre les rassembla. L'élément textile leur apportait une meilleure adéquation avec leur être intérieur. La précision et la finesse de la couture d'Elodie et sa culture japonaise rejoignaient la palette aux couleurs chatoyantes de l'enfance marocaine de Corinne. Le duo s'est formé petit à petit. Il n'a cessé de gagner en force par un échange constant et une complicité naturelle.

Corinne donne le ton, le concept, dans lequel s'inscrit Elodie. Ensemble, elles cherchent, parlent longuement, s'appuient sur des esquisses. Construites comme des peintures abstraites, les œuvres s'élaborent en jouant à juxtaposer des morceaux de tissus, récupérés, découpés, recomposés puis brodés à la machine, selon la technique de l'appliqué. « C'est la couleur qui nous entraîne, elle est un élément de base du dessin » explique Corinne. Les verticales et les horizontales créent des strates, des lignes de force très étudiées. Rien n'est laissé au hasard, le dessin est rigoureux. Associées et appuyées par une matière épaisse ou plus fine, les couleurs occupent une place fondamentale, procurent une charge émotive intense et révèlent le sens. L'œuvre est alors enrichie par un jeu de broderie à la machine, point droit, point zigzag ou parfois réalisé à la main par Elodie qui excelle dans l'art de la finition.

Au delà de la technique, les convictions sont complémentaires. Intimement lié au monde féminin, le textile porte en lui une dimension universelle par ses techniques millénaires. L'œuvre intitulée « Mariage Berbère » est une forme d'aboutissement de leurs recherches plastiques sur les terres d'enfance de Corinne. Ici, une société régie par un matriarcat ancien, s'impose sur cette terre ocre et aride par la luxuriance des couleurs des costumes de fête.

D'autres créations évoquent des lieux de délice, d'une vitalité proche de l'Eden. Elles dégagent un bien-être et en même temps parlent d'une quête intérieure. « Minérale verte » est l'appel des éléments de la nature, vers des lieux de recueils. La facture est minutieuse, parfois des touches de blanc viennent réveiller l'œil, comme la rosée du matin. « Bleu de Dieu » use d'une symbolique de la couleur, liée à une croyance spirituelle. « Reliques », des petits formats déclinés à partir d'un tissu africain aux motifs à chevron, sont « des boîtes-chapelles », contenant un objet précieux ou un secret à dimension métaphysique. Parfois, la matière tissée se dématérialise par un jeu de vides et de pleins pour former des sculptures aériennes à l'image d'une toile d'araignée dont la légèreté procure un étonnement devant ce travail original.

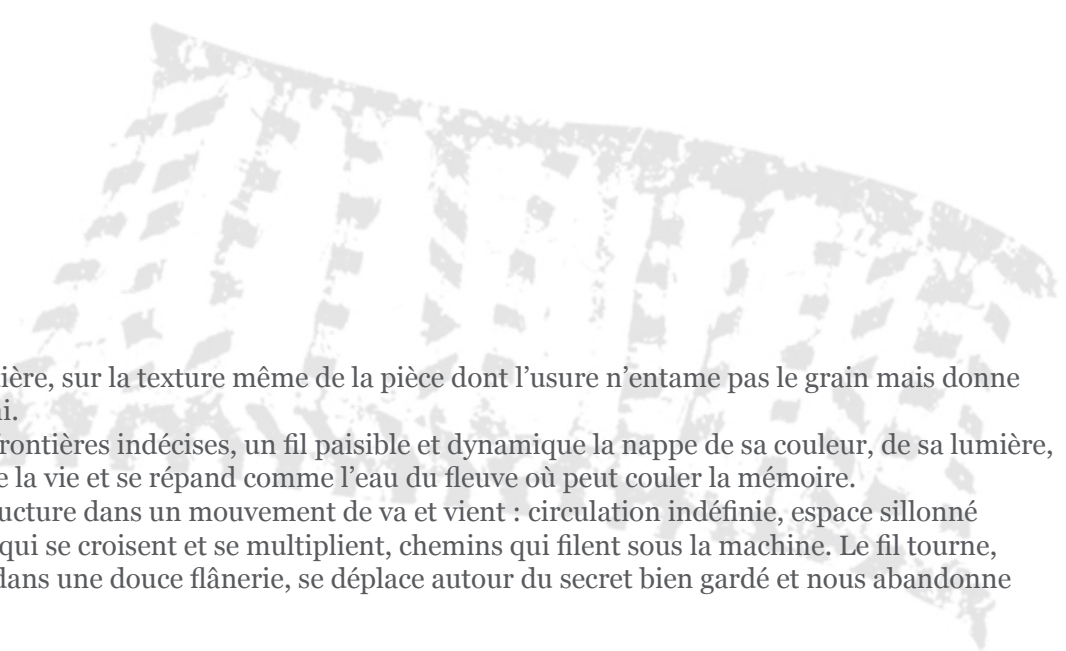
Le textile pour Elodie et Corinne possède une dimension sacrée. Leur rêve commun est de créer un linceul, servant à habiller les morts pour le passage dans l'au-delà. Un de leurs projets, qui prouve que leur histoire est loin d'être achevée.

Céline Catucci

C'est un travail sur la matière, sur la texture même de la pièce dont l'usure n'entame pas le grain mais donne de l'émouvant à l'objet fini.

A partir de sa forme aux frontières indécises, un fil paisible et dynamique la nappe de sa couleur, de sa lumière, l'irrigue comme le sang de la vie et se répand comme l'eau du fleuve où peut couler la mémoire.

Le fil anime la toile, la structure dans un mouvement de va et vient : circulation indéfinie, espace sillonné par le parcours de routes qui se croisent et se multiplient, chemins qui filent sous la machine. Le fil tourne, détourne, nous emmène dans une douce flânerie, se déplace autour du secret bien gardé et nous abandonne en cours de route.



Alors, de la substance secrète de la toile s'élève un aveu. Ce qui paraît homogène est transformé en un tissu d'événements, d'inégalités, de détails auxquels accrocher toute sa quête.  
On attend que le secret consente à sortir de l'épaisseur de ce morceau de paysage vivant où tout remue, et se transforme en partage.

[Marie-France Vilcoq](#)